

deurs religieuses : "Ce Pape était Romain ; le courage des premiers âges de la République revivait en lui dans un temps de lâcheté et de corruption."

C'est lui qui donna son nom à la cité Léonine.

Il nous est impossible de parcourir les fastes glorieux de la Papauté ; nous citons quelques faits qui marquent des analogies avec nos temps actuels. Le onzième siècle reçoit l'influence de saint Léon IX, cet évêque terrain devenu Pape. Pèlerin intrépide, il parcourt l'Europe. La Suisse garde l'empreinte de son passage ; les diocèses de Bâle, de Lausanne et de Genève l'ont vu tour à tour ; il s'agenouille devant les reliques de saint Maurice, consacre un autel à Schaffhouse ; il est comme le fondateur de cette dernière cité. Il impose la trêve de Dieu dans les guerres sanglantes ; il convoque et préside des Conciles ; il condamne l'hérésie de Bérenger contre la présence réelle, signale la conduite équivoque et les cauteleux écrits de cet hérésiarque ; il réprime l'audacieux schismatique Michel Cérulaire. Il a surtout la gloire d'avoir discerné à Cluny, sous l'austérité de son habit monastique, le grand génie qui sera saint Grégoire VII, le vengeur des crimes, le défenseur indomptable de la liberté de l'Eglise ; celui qui, après avoir répandu un souffle nouveau dans le clergé et dans les peuples, mourra en exil pour "avoir aimé la justice et haï l'iniquité."

Saint Léon IX régna cinq ans. Son agonie fut sublime ; il se fit transporter dans l'église de Saint-Pierre, et là, en présence de son cercueil qu'il avait ordonné d'y placer, il passa deux jours presque entiers, tantôt exhortant avec tendresse les fidèles émus, tantôt priant à haute voix.

Léon XII eut un règne fécond quoique court ; il gouverna l'Eglise avec sagesse et fermeté : il voulut être enseveli sous une

simple pierre aux pieds de saint Léon-le-Grand, avec cette modeste épitaphe : "Que lui, le moindre des héritiers d'un tel nom, s'est choisi cette humble place."

MGR. MERMILLOD.

La littérature au Canada en 1890 — par
F. A. Baillairgé, Ptre. — Première année.

(De l'Enseignement primaire)

Nous venons de passer une amusante soirée à feuilleter le dictionnaire-critique de la littérature au Canada français pour 1890 que vient de publier le rédacteur de "l'Etudiant." C'est pour la première fois qu'il est donné aux Canadiens-français de pouvoir se renseigner judicieusement, en quelques instants, sur presque tous les ouvrages qui ont paru chez eux dans le cours de chaque année qui s'en va. Quel immense avantage la petite encyclopédie de M. l'abbé Baillairgé n'offre-t-elle pas aux personnes sérieuses qui se font un devoir de suivre les mouvements de notre armée de travailleurs intellectuels, aux instituteurs et aux institutrices et même à la jeunesse de nos écoles qui gagnerait énormément à connaître les hommes laborieux qui écrivent beaucoup dans l'intérêt des générations prochaines.

Ceux qui n'ont pas les moyens de se procurer les livres canadiens qui échouent ça et là et de temps en temps, ou qui n'ont pas le temps de lire tout ce qui se publie au pays, aiment cependant à savoir ce qui se passe dans le domaine de l'intelligence. Les revues et les journaux disent bien un mot de temps à autre d'un ouvrage nouveau, d'une brochure, etc, mais ce genre de critique est loin de rendre justice aux écrivains et peu propre à former l'opinion publique sur la valeur de notre littérature nationale.

Le livre de M. Baillairgé contient l'ap-